

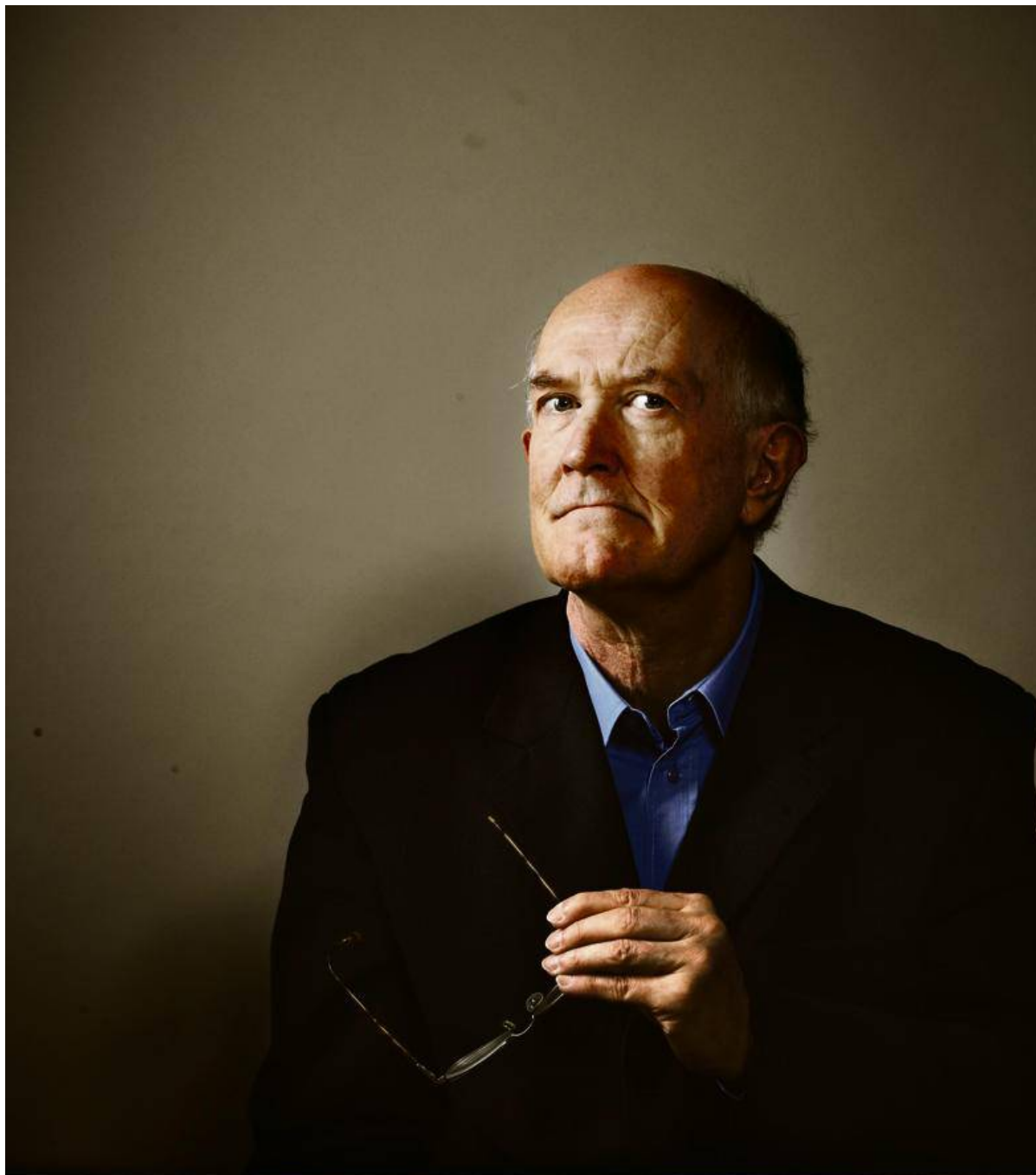
IDÉES/

Marcel
Gauchet, en
2009. PHOTO
JÉRÔME BONNET

Figure de la vie intellectuelle française, Marcel Gauchet s'engage dans le débat public en publiant un livre et en signant le «Manifeste pour un Printemps républicain». Philosophe à la pensée ondulante, est-il un vieux sage décryptant la crise morale et politique, ou un «néoréac» qui ne dit pas son nom ?

Par
SONYA FAURE

Il signait des livres remarquables. Il apporte désormais son paraphe aux pétitions. Marcel Gauchet, 70 ans, est l'un des soutiens du «Manifeste pour un Printemps républicain», publié par les journaux *Marianne* et *Causeur*, et lancé le week-end dernier. Son nom trône aux côtés de ceux de la philosophe Elisabeth Badinter, du sociologue Laurent Bouvet (inventeur du concept controversé «*d'insécurité culturelle*» et ancien élève de Marcel Gauchet) ou du cinéaste Abderrahmane Sissako. «*Il faut remettre à l'ordre du jour les mots de "République" ou de "laïcité" qui sont en danger de confusion, justifie-t-il à Libération. Notre laïcité s'est historiquement construite contre le catholicisme. Ce cadre n'est plus adapté pour l'islam. L'Église posait un problème politique : elle était contre la République. Ce n'est absolument pas le cas de l'islam, qui pose, lui, des problèmes d'ordre sociétaux :*



L'insaisissable monsieur Gauchet

la condition des femmes, la visibilité dans l'espace public...»

Marcel Gauchet publie aussi un livre, *Comprendre le malheur français* (Stock) où il tente de percer les raisons de notre «désespoir». Celui-ci, dit-il, «a de solides motifs qui n'ont rien de déraisonnable». Dans une prose teintée de pessimisme, sinon de déclinisme – deux mots qu'il refuse pourtant fermement – le philosophe et historien y égrène les conséquences néfastes de l'individualisme, de la mondialisation et du divorce entre «les peuples» et «les élites». «L'heure est en effet venue de s'engager, explique Gauchet à Libération. Je suis affolé par la perspective du FN au pouvoir. L'exemple actuel de la réforme du code du travail est frappant: "Mais puisque des prix Nobel vous disent que cette loi est bien, vous devriez être contents!" disent les élites. Ils ne voient même pas quelle image ils renvoient du salariat qui ne serait qu'une variable d'ajustement.»

Chaque livre de Gauchet est accueilli avec respect dans le milieu politique et médiatique français. Grâce à sa culture, l'homme a la capacité de donner sens à des enjeux immenses (la religion, le droit, l'individu...). Grâce à des modèles limpides – au risque d'être «binaires et linéaires», selon le philosophe Jean-Yves Pranchère, coauteur du *Procès des droits de l'homme*, qui vient de paraître au Seuil, il séduit au-delà des clivages politiques.

Car le succès de Marcel Gauchet tient aussi à son don d'adapter son discours à ses interlocuteurs: échos souverainistes quand il parle aux lecteurs de *Causeur*, élan spirituel pour *Télérama* ou progressiste quand il échange avec le philosophe maoïste Alain Badiou (dans *Que faire?* Philosophie éditions, 2014). Preuve, sa récente volte-face sur le mariage homosexuel: le philosophe y a d'abord vu «une manipulation de repères extrêmement profonde de la condition humaine» avant de s'y dire favorable. La déférence dont jouit Gauchet vient enfin de sa position centrale dans le paysage institutionnel et éditorial du champ intellectuel français. S'il fut brièvement anarchiste dans sa jeunesse, il a vite rallié le camp de la gauche libérale et antitotalitaire. Ses mentors s'appellent alors François Furet et Pierre Nora. Ce dernier lui donne son premier poste à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) et la rédaction en chef de la revue *Le Débat*. Dans les années 90, Gauchet incarne la pensée dominante à gauche, aux côtés de Nora ou Rosanvallon. «Mais, contrairement à ces deux "poids lourds", il ne "décolle" pas vraiment dans les années 2000. Peu de ses livres sont traduits à l'étranger», analyse l'historien des idées Sudhir Hazareesingh, auteur de *Ce pays qui aime les idées: histoire d'une passion française* (Flammarion). Ces dernières années, Gauchet essuie même deux violentes polémiques. En 2002, il est épinglé comme «néoréactionnaire» dans le livre de l'historien des idées Daniel Lindenberg – qui vient d'être réédité au Seuil (1). Ce pamphlet est publié dans la collection «la Vie des idées» de son ancien ami Rosanvallon... avec lequel la rupture politique a été violente quelques années plus tôt. En 2014, dans *Libé*, les jeunes écrivain et sociologue Edouard Louis et Geoffroy de La

Gasnerie annoncent qu'ils boycottent les «Rendez-vous de l'histoire» de Blois: Marcel Gauchet doit y prononcer la leçon inaugurale sur le thème des «rebelles», une provocation pour ces frondeurs qui réfutent les thèses «familialistes, sexistes et homophobes» de l'intellectuel. Alors, démocrate modéré ou néoréac, Gauchet? «Un intellectuel à la pensée ondoyante», avance le philosophe Jean-Yves Pranchère. Portrait du philosophe historien par ses thèses.

Le théoricien de la sortie de la religion

C'est devenu un lieu commun du débat français, et c'est Gauchet qui en a popularisé l'idée. *Le Désenchantement du monde* est le titre d'un de ses premiers livres, paru en 1985 chez Gallimard. L'expression, reprise, en réalité, du sociologue Max Weber, va faire florès. Depuis trente ans, l'opus de Gauchet est très souvent cité, sa thèse maintes fois reprise. Même par ceux qui ne l'ont pas lue. Nos sociétés occidentales seraient sorties de la religion. L'idée peut sembler paradoxale à l'heure où le débat public est saturé de croyances. «Mais Gauchet pose une idée tout à fait originale en France: la modernité ne viendrait pas d'une rupture d'avec la religion, elle serait née au cœur même de la religion», précise Philippe Portier, politologue spécialiste de la laïcité.

Dans la généalogie de la modernité d'après Gauchet, le christianisme joue un rôle essentiel. Selon sa formule (à succès, là encore), le christianisme serait «la religion de la sortie de la religion». «Le terrain chrétien, qui permet une progressive autonomie de l'individu, engendre la modernité qui à son tour remet en cause le christianisme jusqu'à s'en séparer», traduit Portier. Et tant pis si Gauchet l'hégélien «ne s'embarrasse guère d'analyses historiques précises», condamnent les historiens Ludvine Bantigny et Julien Théry-Astruc, qui ont signé une enquête fouillée sur l'homme dans la *Revue du crieur* (2). Peu importe, en effet, que «l'Eglise catholique ait lutté de toutes ses forces contre la démocratie», pointent les historiens, qui soulignent les liens du philosophe, athée, avec les milieux catholiques. En 2000, Gauchet lançait dans l'hebdomadaire catholique *la Vie*: «La communauté catholique est la seule minorité persécutée, culturellement parlant, dans la France contemporaine.» Le philosophe est bien perçu chez les chrétiens. «Tout simplement parce que j'ai étudié avec sérieux la religion, répond-il, contrairement aux élites occidentales pour qui elle n'est que folklore, et qui sont du coup incapables de comprendre le monde actuel.»

Car pour le philosophe, «l'islam tel que nous le recevons [...] arrive dans un état de décalage civilisationnel et culturel considérable par rapport au traitement qu'ont subi les religions à l'intérieur de la culture occidentale», comme il l'écrit dans *Comprendre le malheur français*. Marcel Gauchet ne valide pas pour autant la thèse catastrophiste d'un choc des civilisations inéluctable. «C'est un raisonnement anti-historique aux antipodes du mien, dit-il à Libé. Il faut aider l'islam à rentrer dans un monde qu'il n'a pas défini, en cherchant des alliances avec certains courants.» Dans deux ou

trois générations pense-t-il «le monde musulman sera démocratisé».

Le critique des droits de l'homme

C'est un leitmotiv de Gauchet: l'extension illimitée des droits mettrait en danger la démocratie. «L'essence du néolibéralisme devient pour la première fois la règle ultime du fonctionnement collectif», écrit-il dans son *Malheur français*. Il n'y a que des individus – des individus définis par leurs droits, sur le plan abstrait, juridique, et par leurs intérêts, sur le plan concret, économique.» La doxa individualiste et juridique, encouragée par l'Europe néolibérale, pousserait les minorités, les victimes et les marges (homosexuels, associations antiracistes, etc.) à revendiquer sans cesse de nouveaux droits. Au risque de sacrifier la cohésion sociale. Quant à l'émancipation des femmes, elle a fait voler en éclats la hiérarchie traditionnelle entre mari et femme, «indispensable pour fabriquer une unité qui s'impose aux acteurs et leur impose des devoirs, leurs manières de se conduire, leurs rôles», estime Gauchet. On sent poindre le regret derrière le constat. «Le conservatisme et la nostalgie me sont totalement étrangers, jure-t-il pourtant à Libération. La question n'est pas de savoir si c'est bien ou mal, c'est un fait. La famille traditionnelle était intenable, mais l'extension des droits et des libertés font aussi naître de nouveaux problèmes.»

Rien que du constat factuel, et jamais de point de vue normatif, chez Gauchet? «Son constat de prolifération des droits est discutable, note le philosophe Pranchère. Les droits de l'homme n'ont jamais été si populaires, c'est vrai, mais le néolibéralisme se caractérise plutôt par une précarité des droits sociaux. Marcel Gauchet s'appuie là sur un diagnostic moral sans aucun empirisme.»

Le détracteur de l'individualisme

C'est une «révolution silencieuse» qui aurait commencé sous la présidence de François Mitterrand. Sa devise: «Tolérance», «ouverture», «identité». Marcel Gauchet a depuis longtemps dressé le diagnostic de notre «pathologie de la désappartenance». «D'un côté, il y a le monde, de l'autre, les individus, et rien entre les deux, plus de nations, plus de peuples, plus d'institutions», écrit-il dans son dernier opus. La privatisation des individus entraînerait une dépolitisation radicale. Narcissisme et isolement contemporains seraient à la source du «malheur français».

Le pourfendeur de l'Europe

C'est une évidence à lire son dernier livre: l'Europe, «laboratoire mondial de la réalisation de l'utopie néolibérale», est la dernière hantise de Gauchet. «Un piège», assène-t-il, en admirateur de De Gaulle qu'il est. Puisque l'Europe n'est plus capable «d'imaginer l'alternative que sur le mode de la régression», «face à elle, on est condamné à la révolte abstraite ou à la résignation concrète».

«Cet antieuropéanisme est une incongruité chez un intellectuel libéral comme Gauchet», note Hazareesingh. Car si Gauchet fustige depuis longtemps le «néolibéralisme» comme système politique – celui de la «bonne gouvernance» prônée par les instances supranationales

«Nous sommes dans une merde incroyable et il faudrait dire "tout va bien" pour ne pas se faire traiter de "néoréac"! J'essaie d'éclairer l'impasse dans laquelle nous nous trouvons pour la surmonter.»

MARCEL GAUCHET

– sa critique du libéralisme économique, elle, est encore confuse. Le philosophe est d'une gauche (il s'en réclame toujours) réformiste qui ne rejette ni le marché ni la concurrence. En 1995, il critique le sociologue Bourdieu, qui soutient le mouvement social. En 2002, il est un temps attiré par Nicolas Sarkozy. «Il participe d'un mouvement très puissant dans le champ intellectuel français: le courant "national républicain", aux côtés d'un Pierre Manent ou d'un Régis Debray», tente de cerner Jean-Yves Pranchère. Sa philosophie est avant tout politique. C'est par cet unique prisme qu'il juge l'intégration européenne. «Pour lui, l'Europe signe la disparition du politique, dit le philosophe Frédéric Worms, alors que nous assistons précisément en ce moment à sa politisation, comme en a témoigné l'affrontement Merkel-Tsipras.»

Marcel Gauchet, un «néoréac»?

Marcel Gauchet ne peut ignorer que son *Malheur français* rime avec le best-seller zemmourien le *Suicide français*. Hantise du divorce entre les élites et le peuple, mépris de Mai 68, revendication d'un «parler vrai» sur l'immigration («il faut oser dire qu'elle pose aujourd'hui un problème», assène-t-il à Libération)... autant de topics qui le rapprochent du clan des Finkielkraut et consorts. «Gauchet est un tocquevillien, il incarne un néoconservatisme à la française», analyse la sociologue Christine Fauré, auteure, justement, des *Néoconservateurs à la française* (Mimésis, 2015). Lassé de ce procès, Gauchet attaque: «Nous sommes dans une merde incroyable et il faudrait dire "tout va bien" pour ne pas se faire traiter de "néoréac"! J'essaie d'éclairer l'impasse dans laquelle nous nous trouvons pour la surmonter.» Le classer dans les réactionnaires serait «profondément injuste», estime Pranchère: «C'est un républicain sincère, un social-démocrate. Mais ses théories si peu empiriques se prêtent à des réinterprétations conservatrices contre lesquelles il n'a pas les moyens de se défendre.» Nostalgique, mais pas «néoréac», appuie le philosophe Worms: «Il défend une France porteuse d'une certaine idée du politique, certainement pas une "France éternelle" qui reposerait sur des critères ethniques. Il est nostalgique du pur citoyen, une idée très française et jacobine.» La nostalgie d'une abstraction. ◀

(1) *Le Rappel à l'ordre*, Seuil, 2016.

(2) «Marcel Gauchet ou le consensus conservateur», *Revue du crieur*, numéro 1, juin 2015, La Découverte-Médiapart